

moins pour l'intérieur de certaines limites qu'on nous fixa à cet effet, parce que l'Empereur avait déclaré qu'autrement il ne monterait jamais à cheval.

Dans notre triste situation, chaque jour venait ajouter quelque chose à nos contrariétés; c'était sans cesse une piqure nouvelle, d'autant plus cruelle que le mal s'établissait pour un long avenir.

Ulcérés comme il était permis de l'être, nous étions sensibles à tout; et trop souvent les motifs qu'on nous donnait prenaient encore les couleurs de l'ironie. Ainsi des sentinelles étaient mises, à la nuit, sous les fenêtres de l'Empereur et jusqu'à nos portes; c'était, nous disaient-ils, pour notre propre sûreté. On gênait la libre communication avec les habitants, on nous mettait au secret, et l'on répondait que c'était pour que l'Empereur ne fût point importuné. Les consignes, les ordres, variaient sans cesse; nous vivions dans la perplexité, dans l'hésitation, dans la crainte d'être exposés à chaque pas à quelque affront imprévu. L'Empereur, qui ressentait vivement toutes ces choses, prit le parti d'en faire écrire à l'Amiral par M. de Montholon. Il parlait avec chaleur, et accompagnait

ses paroles d'observations dignes de remarque. « Que l'Amiral ne s'attende pas, » disait-il, que je traite aucun de ces » objets avec lui. S'il venait demain, » malgré mon juste ressentiment, il me » trouverait le visage aussi riant et la » conversation aussi insignifiante que de » coutume; non qu'il y eût de la dissimulation de ma part, ce ne serait que » le fruit de mon expérience. Je me souviens encore de lord Withworth qui » remplit l'Europe d'une longue conversation avec moi dont à peine quelques » mots étaient vrais. Toutefois ce fut » alors ma faute : elle fut assez forte pour » m'apprendre à n'y plus revenir. Aujourd'hui l'Empereur a gouverné trop long- » temps, pour ne pas savoir qu'il ne doit » point se commettre à la discrétion de » quelqu'un, auquel il donnerait le droit » de dire à faux : *l'Empereur m'a dit cela;* » car l'Empereur n'aurait pas même la » ressource d'affirmer que non. Un témoignage en vaut un autre; il faut donc » de nécessité qu'il employe quelqu'un » qui puisse dire au narrateur qu'il ment » dans ce qu'il lui fait dire, et qu'il est prêt » à lui rendre raison de son expression, » ce que l'Empereur ne saurait faire. »

La lettre de M. de Montholon était vive, la réponse fut injurieuse et brutale : *On ne connaissait pas telle chose à Sainte-Hélène qu'un Empereur; la justice et la modération du Gouvernement anglais à notre égard, seraient l'admiration des âges futurs, etc., etc.....* Le docteur O'Méara fut chargé d'accompagner cette réponse écrite d'additions verbales les plus révoltantes; de demander par exemple, si l'Empereur désirait que l'Amiral lui envoyât des libelles et des lettres anonymes atroces qu'il avait reçus à son adresse, etc., etc...

Je travaillais avec l'Empereur quand on lui rendit compte de cette réponse. Je ne pus cacher l'étonnement et l'indignation que me causaient certaines expressions. Toutefois la philosophie seule devait nous tenir lieu de ressentiment : il fallait bien se dire que toute satisfaction était hors de notre pouvoir; car, adresser une plainte directe au Prince Régent, c'eût été ménager peut-être une jouissance à ce prince, et à celui qui nous offensait un titre méritoire; et puis d'ailleurs il ne pouvait exister de plaintes de l'Empereur adressées à qui que ce fût sur la terre; il n'était

plus pour lui, à cet égard, d'autre tribunal que Dieu, les nations et la postérité.

Le 23, la frégate la Doris est arrivée du Cap : elle apportait sept chevaux qui y avaient été achetés pour l'Empereur.

Dimanche 24.

Mépris de l'Empereur pour la popularité; ses motifs, ses argumens, etc. — Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud.

L'Empereur lisait quelque chose dans lequel on le faisait parler avec trop de bonté; il s'est récrié sur l'erreur de l'écrivain : « Comment a-t-on pu me faire » dire cela? C'est trop tendre, trop doux » cereux pour moi; on sait bien que je » ne le suis pas. — Sire, disais-je, on a » eu une bonne intention; la chose est » innocente en elle-même, et a pu pro- » duire un bon résultat au-dehors. Cette » réputation de bonté, que vous semblez » vouloir dédaigner, eût pu avoir un poids » immense sur l'opinion; elle eût prévenu » du moins les couleurs, dont un système » en Europe a faussement peint Votre » Majesté aux yeux des peuples. Votre » cœur, que je connais à présent, est » certainement aussi bon que celui de » Henri IV, que je n'ai pas connu; eh

» bien! sa bonté est encore proverbiale;
 » il est demeuré une idole, et je soup-
 » çonne que Henri IV était un tant soit
 » peu charlatan; pourquoi Votre Majesté
 » a-t-elle dédaigné de l'être? Elle montre
 » trop d'horreur pour cette espèce de
 » moyen. Après tout, c'est le charlata-
 » nisme qui gouverne le monde; heureux
 » toutefois quand il n'est qu'innocent!

L'Empereur s'est mis à rire de ce
 qu'il appelait mon verbiage. « Mon cher,
 » qu'est-ce que la popularité, la débon-
 » nairété? disait-il. Qui fut plus popu-
 » laire, plus débonnaire que le malheu-
 » reux Louis XVI? Pourtant quelle a été
 » sa destinée? Il a péri! C'est qu'il faut
 » servir dignement le peuple, et ne pas
 » s'occuper de lui plaire: la belle manière
 » de le gagner, c'est de lui faire du bien;
 » rien n'est plus dangereux que de le
 » flatter: s'il n'a pas ensuite tout ce qu'il
 » veut, il s'irrite et pense qu'on lui a
 » manqué de parole; et si alors on lui
 » résiste, il hait d'autant plus qu'il se dit
 » trompé. Le premier devoir du prince,
 » sans doute, est de faire ce que veut le
 » peuple, mais ce que veut le peuple
 » n'est presque jamais ce qu'il dit: sa
 » volonté, ses besoins, doivent se trou-

» ver moins dans sa bouche que dans le
 » cœur du prince.

» Tout système peut sans doute se sou-
 » tenir: celui de la débonnairété comme
 » celui de la sévérité; chacun a ses avan-
 » tages et ses inconvéniens: tout se ba-
 » lance dans ce bas monde. Que si vous
 » me demandez à quoi ont pu me servir
 » mes expressions et mes formes sévères,
 » je répondrai: « A m'épargner de faire ce
 » dont je menaçais. » « Quel mal, après
 » tout ai-je fait? Quel sang ai-je versé?
 » Qui peut se vanter, dans les circons-
 » tances où je me suis trouvé, qu'il eût
 » fait mieux? Quelle époque de l'histoire,
 » semblable à mes difficultés, offre mes
 » innocens résultats? Car, que me re-
 » proche-t-on, On a saisi les archives de
 » mon administration, on est demeuré
 » maître de mes papiers, qu'a-t-on eu à
 » mettre au grand jour? Tous les souve-
 » rains, dans ma position, au milieu des
 » factions, des troubles, des conspira-
 » tions, ne sont-ils pas entourés de
 » meurtres et d'exécutions? Voyez pour-
 » tant quel a été avec moi le calme subit
 » de la France? Cette marche vous étonne,
 » continua-t-il en riant, vous qui par-

» fois montrez la douceur et la *naïveté*
» d'un enfant? »

Et me voilà, dans ma propre défense, soutenant vivement à mon tour que tous les systèmes pouvaient avoir leur avantage. « Tout homme, convenais-je, doit se créer sans doute un caractère par l'éducation; mais il faut qu'il en pose les bases sur celui que lui a donné la nature; autrement il court le risque de perdre les avantages de celui-ci, sans obtenir ceux du caractère qu'il voudrait se donner; ce pourrait n'être plus qu'un instrument qui fausserait sans cesse. Le cours de la vie de chacun doit être, après tout, le résultat évident, le vrai jugement de son caractère. Or, de quoi pourrai-je avoir à me plaindre? Du dernier degré de la misère? Je me suis relevé seul à une assez belle aisance, et du pavé de Londres, je suis parvenu aux marches de votre trône, aux sièges de votre conseil; le tout sans que j'aie à être embarrassé, devant qui que ce soit, d'aucune parole, d'aucun écrit, d'aucune démarche. N'est-ce pas aussi avoir produit en petit mes petites merveilles? Et qu'au-

» rais-je donc pu faire de mieux avec un
» autre tour donné à mon caractère? »

On est venu interrompre la conversation, pour dire à l'Empereur que l'Amiral et des dames, venues par la *Doris*, sollicitaient la faveur d'être présentés. L'Empereur a répondu sèchement qu'il ne voyait personne, qu'on le laissât tranquille.

Au point où nous en étions, la politesse personnelle de l'Amiral était une injure de plus, et quant à ceux qui le suivaient, comme on ne pouvait venir à nous qu'avec la permission de l'Amiral, l'Empereur ne pouvait accorder qu'on fît ainsi les honneurs de sa personne: s'il était au secret, il fallait qu'on le signifiât, s'il n'y était pas, il devait voir qui bon lui semblait sans l'intervention de personne. Il ne fallait pas surtout qu'on se targuât en Europe de l'entourer de toutes sortes d'égards et de respects, quand on ne l'abreuvait que d'inconvenances et de caprices.

L'Empereur est sorti à cinq heures et s'est promené dans le jardin. Le général, colonel du 53^e régiment, est venu l'y trouver, et lui a demandé la permission

de lui présenter, le lendemain, son corps d'officiers; l'Empereur l'a accepté pour trois heures.

Demeurés seuls nous deux, l'Empereur a prolongé sa promenade; il s'est arrêté devant une des plates-bandes, à considérer une fleur, et m'a demandé si ce n'était pas là un lys; c'en était un magnifique

Après le dîner, durant notre reversi accoutumé, dont l'Empereur commençait du reste à se fatiguer: « Où croyez-vous, m'a-t-il dit tout-à-coup, que soit en ce moment M^{me} de Las Cases?—Hélas! » Sire, lui ai-je répondu, Dieu le sait!— « Elle est à Paris, a-t-il continué, c'est aujourd'hui mardi, il est neuf heures, elle est à l'Opéra. — Non, Sire, elle est trop bonne femme pour être au spectacle quand je suis ici. — Voilà bien les maris, disait l'Empereur en riant, toujours confians et crédules! » Puis passant au général Gourgaud, il l'a plaisanté de même sur sa mère et sa sœur. Celui-ci, s'en attristant beaucoup, et ses yeux se mouillant, l'Empereur le regardant de côté, disait d'une manière charmante: « N'est-ce pas bien méchant

à moi, bien barbare, bien tyran, de » toucher ainsi des cordes si tendres? * »

L'Empereur me demandait ensuite combien j'avais d'enfans; quand et comment j'avais connu M^{me} de Las Cases. Je lui répondais que M^{me} de Las Cases était ma première connaissance dans la vie; que notre mariage était un nœud que nous avions lié nous-mêmes dans notre enfance, et que pourtant il avait fallu la plupart des événemens de la révolution pour pouvoir l'accomplir, etc., etc.

Lundi 25.

L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes.
— Cosaques. — Jérusalem délivrée.

L'Empereur, qui n'avait pas été bien la veille, a continué d'être indisposé;

* Le général Gourgaud avait pour sa mère et sa sœur une tendresse extrême; il en était aimé de même. Ses soins pour elles allaient au point de leur peindre, dans ses lettres, Sainte-Hélène comme un lieu de délices, afin de les tranquilliser sur son compte: c'étaient des forêts d'orangers, de citronniers; un printemps perpétuel, en un mot tout à fait du roman. Et les ministres anglais n'ont pas rougi, plus tard, de faire tourner contre lui ces innocentes supercheries de sa sollicitude filiale!!!

et a fait prévenir qu'il ne pourrait pas recevoir les officiers du 55^e, ainsi qu'il l'avait fixé. Vers le milieu du jour il m'a fait appeler, et nous avons relu quelques chapitres de la campagne d'Italie. Je comparais celui de la bataille d'Arcole à un chant de l'Iliade.

Quelque temps avant l'heure du dîner, nous nous trouvions réunis autour de lui dans sa chambre; on est venu nous dire que nous étions servis; il nous a renvoyés; je sortais le dernier, il m'a retenu. « Restez, m'a-t-il dit, nous dîners ensemble nous sommes les vieux, » laissons aller les jeunes; nous nous tiendrons compagnie. » Puis il a voulu s'habiller, ayant l'intention, disait-il, de passer dans le salon après son dîner.

En faisant sa toilette, il passait sa main sur sa cuisse gauche, où se voyait un trou considérable; il y enfonçait le doigt en me le montrant significativement, et voyant que j'ignorais ce que ce pouvait être, il m'a dit que c'était le coup de baïonnette qui avait failli lui coûter la cuisse au siège de Toulon. Marchand, qui l'habillait, s'est permis d'observer qu'on le savait bien à bord du Northumberland; qu'un des hommes de l'équi-

page lui avait dit, lorsqu'on y arriva, que c'était un Anglais qui, le premier, avait blessé notre Empereur.

L'Empereur prenant alors ce sujet, disait qu'on avait généralement admiré et prôné le rare bonheur qui le tenait comme invulnérable au milieu de tant de batailles. « Et l'on était dans l'erreur, » ajoutait-il, seulement j'avais toujours fait mystère de tous mes dangers. » Et il a raconté qu'il avait eu trois chevaux tués sous lui au siège de Toulon; qu'il en avait eu plusieurs tués ou blessés dans ses campagnes d'Italie; trois ou quatre au siège de Saint-Jean-d'Acre. Qu'il avait été blessé maintes fois: qu'à la bataille de Ratisbonne, une balle lui avait frappé le talon; qu'à celle d'Esling ou de Wagram, je ne saurais dire laquelle, un autre coup de feu lui avait déchiré la botte, le bas et la peau de la jambe gauche; en 1814, il avait perdu un cheval et son chapeau à Arcis-sur-Aube, ou dans son voisinage; et après le combat de Brienne, en rentrant le soir à son quartier-général, triste et méditatif, il se trouva chargé inopinément par des Cosaques qui avaient passé sur les derrières de l'armée; il en repoussa un de

la main, et se vit contraint de tirer son épée pour sa défense personnelle; plusieurs de ces Cosaques furent tués à ses côtés. « Mais ce qui donne un prix bien extraordinaire à cette circonstance, » disait-il, c'est qu'elle se passa auprès d'un arbre que je considérais en cet instant, et que je reconnaissais pour être celui au pied duquel, durant nos récréations, à l'âge de douze ans, je venais lire la Jérusalem délivrée. » C'était donc là que Napoléon avait éprouvé sans doute les premières émotions de la gloire!

L'Empereur répétait qu'il avait été très-souvent exposé dans ses batailles; mais on le taisait toujours avec le plus grand soin. Il avait recommandé, une fois pour toutes, le silence le plus absolu sur toutes les circonstances de cette nature. « Quelle confusion, quel désordre n'eussent pas résulté du plus léger bruit, du plus petit doute touchant mon existence, disait-il. A ma vie, se rattachait le sort d'un grand empire, toute la politique et les destinées de l'Europe! »

Cette habitude, du reste, de tenir ces circonstances secrètes, faisait, ajou-

taut-il en ce moment, qu'il n'avait pas songé à les relater dans ses campagnes; et puis elles étaient aujourd'hui presque hors de sa mémoire; ce n'était plus guère, disait-il, que par hasard et dans le cours de ses conversations qu'elles pouvaient lui revenir, etc., etc.

Mardi 26.

Ma conversation avec un Anglais.

L'Empereur a continué d'être indisposé.

Un des Anglais, dont la femme avait été refusée hier à la suite de l'Amiral, est venu me rendre visite ce matin, dans l'intention d'essayer une nouvelle et dernière tentative pour parvenir à Napoléon. Cet Anglais parlait très-bien le français, ayant demeuré en France pendant toute la guerre. C'était un de ceux connus dans le temps sous le nom de *détenus*; un de ceux qui, venus en France comme voyageurs, s'y trouvèrent arrêtés par le Premier Consul, lors de la rupture du traité d'Amiens, en représaille de ce que le gouvernement anglais avait, suivant sa coutume, saisi nos bâtimens marchands avant de nous déclarer la guerre. Cette circonstance causa une

longue et vive discussion entre les deux gouvernemens, et empêcha même, durant toute la guerre, un cartel d'échange. Les ministres anglais s'obstinèrent à ne vouloir pas regarder leurs compatriotes arrêtés comme des prisonniers, dans la crainte que ce ne fût une renonciation implicite à leur espèce de *droit de piraterie*. Toutefois cette obstination de leur part valut une longue captivité à leurs compatriotes; ils ont été retenus en France plus de dix ans : c'est l'absence du siège de Troye, aussi longue, aussi pénible; mais moins glorieuse.

Cet anglais était beau-frère de l'Amiral Burton, qui venait de mourir, commandant la station de l'Inde. Cette circonstance pouvait lui donner quelques rapports directs avec les ministres, à son arrivée en Angleterre; il pouvait avoir été choisi par l'Amiral pour y rendre bien des choses qui nous concernent; je n'ai donc pas refusé la conversation, je l'ai même prolongée. Elle a duré plus de deux heures, toute calculée de ma part sur ce qu'il pouvait redire à l'Amiral, répéter au gouvernement ou dans les cercles en Angleterre. J'en fais grâce; on n'y retrouverait que

l'éternelle récapitulation de nos reproches et de nos griefs, la fastidieuse répétition de nos plaintes et de nos douleurs; ce serait encore et toujours, la violation des droits estimés les plus sacrés; l'outrage fait à notre bonne foi; l'arrogance, l'impudeur, les plus basses insultes du pouvoir, etc. J'ai particulièrement appuyé sur les mauvais traitemens qu'on nous faisait éprouver ici; sur le travers d'esprit de celui qui tenait ici nos chaînes. « Sa gloire, disais-je, » n'est pas de nous soumettre; mais bien » plutôt de nous satisfaire. Il devrait nous » faire oublier, à force d'égards, toute » la rigueur et les injustices de la politique. Rechercherait-il la réprobation » des hommes, lorsque sa bonne fortune » le conduisait à mêler noblement son » nom à celui de l'homme du temps, du » héros de l'histoire! Objecterait-il ses » instructions? Mais encore, dans nos » mœurs européennes, l'honneur est là » pour les interpréter convenablement.

Mon Anglais m'a écouté avec beaucoup d'attention; il a montré même parfois un intérêt marqué, approuvant fort plusieurs de mes observations; mais aura-t-il été sincère, et ne tiendra-

t-il pas à Londres un langage tout à fait différent?

Chaque fois qu'un bâtiment arrive de Sainte-Hélène en Angleterre, les papiers publics présentent aussitôt sur les captifs de Longwood des relations infidèles, absurdes, qui doivent nécessairement les rendre ridicules à la masse du public. Comme nous nous en exprimions ici avec amertume, des Anglais honnêtes et distingués, nous dirent : « Ne vous y » méprenez pas, ces injures ne viennent » pas sans doute de nos compatriotes » qui vous visitent ici; mais bien de nos » ministres à Londres; car aux excès et » à la violence du pouvoir, l'adminis- » tration qui nous gouverne aujourd'hui, » joint toute la petitesse des intrigues » les plus basses et les plus viles. »

Mercrèdi 27.

Sur l'émigration. — Bienfaisance des Anglais.
— Ressources des émigrés, etc.

L'Empereur se trouvant mieux est monté à cheval vers une heure, et au retour a reçu les officiers du 53^e. Il a été pour eux tout à fait aimable et gracieux.

Après cette visite, l'Empereur, qui

m'avait dit de demeurer avec lui, s'est promené dans le jardin; je lui ai rendu compte de ma conversation de la veille avec l'Anglais qui était venu me faire visite. De là ses questions se sont portées sur l'émigration, Londres et les Anglais.

Je lui disais que l'émigration n'aimait pas les Anglais; mais qu'il y avait peu d'émigrés qui ne se fussent attachés à quelque Anglais: que les Anglais n'aimaient point l'émigration; mais qu'il y avait peu de familles anglaises qui n'eussent adopté quelque Français. Ce devait être là toute la clef des sentimens et des rapports, souvent contradictoires, qu'on rencontre d'ordinaire sur cet objet. Quant au bien qu'ils nous avaient fait, surtout la classe mitoyenne, qui est celle qui caractérise toujours un peuple, il était au-delà de toute expression, et nous endette envers elle d'une véritable reconnaissance. Il est difficile d'énumérer les bienfaits particuliers, les institutions bienveillantes, les mesures charitables employées vis-à-vis de nous; ce sont les particuliers qui, par leur exemple, ont amené le Gouvernement à des secours réguliers; et quand

ceux-ci ont été établis, les autres n'ont point cessé.

L'Empereur me demandait si j'avais participé à ces secours. J'avais trouvé plus doux de ne rien devoir qu'à mon travail, et l'organisation sociale et industrielle de l'Angleterre était telle, qu'avec ce sentiment on était sûr de réussir.

« Mais n'avez-vous jamais aperçu l'oc-
» casion de faire fortune? — Deux fois.
» Un évêque de Rodez, *Colbert*, Ecossais
» de naissance, qui m'aimait beaucoup,
» me proposa de suivre son frère à la
» Jamaïque : il y allait chef du pouvoir
» exécutif, était un des planteurs les
» plus considérables ; il m'eût confié la
» gestion de ses biens, et m'eût fait avoir
» celle de ses amis ; l'évêque me garan-
» tissait en trois ans une véritable for-
» tune. Je ne pus m'y résoudre, je
» préfèrai continuer une vie misérable,
» à m'éloigner des côtes de France.

» Une autre fois, des amis voulaient
» m'envoyer dans l'Inde ; j'y eusse été
» employé, protégé ; on me garantissait
» encore, en très-peu de temps, une for-
» tune considérable. Je ne voulus pas ;
» je me trouvais trop âgé, c'était trop

» loin, disais-je. Il y a vingt ans de cela,
» et je suis à Sainte-Hélène.

» Cependant il en était peu dont
» l'émigration, dans le principe, eût été
» plus dure, bien qu'il n'en fût pas de
» plus brillante vers sa fin. Je m'étais vu
» plus d'une fois à la veille de manquer
» littéralement de tout ; pourtant je
» n'avais jamais été découragé ni même
» malheureux. J'avais trouvé le vrai trésor
» de la philosophie en me comparant
» au grand nombre de ceux qui, autour
» de moi, étaient plus malheureux en-
» core ; aux vieillards, aux femmes, à
» ceux qui, dépourvus d'une certaine
» instruction, de certaines facultés,
» n'apprendraient jamais une langue
» étrangère, ne sauraient jamais se créer
» aucun moyen. Moi, j'avais de la jeu-
» nesse, de l'ardeur, je me sentais ca-
» pable de quelque chose, j'étais plein
» d'espérance ; je montrais ce que je ne
» savais pas, tout ce qu'on voulait ;
» j'apprenais la veille ce qu'on me de-
» mandait pour le lendemain. Plus tard
» mon Atlas historique fut une idée
» heureuse qui m'ouvrit une mine d'or ;
» ce n'était pourtant alors qu'une véri-
» table esquisse ; mais, à Londres, tout

» s'encourage, tout se vend; et puis le
 » Ciel bénit mes efforts. Débarqué à
 » l'entrée de la Tamise, j'avais gagné
 » Londres à pied, n'ayant que sept louis
 » dans ma poche, sans connaissances,
 » sans recommandations sur ces rives
 » étrangères; j'en sortis en poste, pos-
 » sédant deux mille cinq cents guinées,
 » ayant fait des amis tendres pour les-
 » quels j'aurais donné ma vie. »

« Mais moi, si j'avais émigré, disait
 » l'Empereur, quel eût été mon sort,
 » mon lot? » Il parcourait alors inutile-
 » ment diverses directions, et s'arrêtait
 » constamment sur le militaire. « J'y aurais
 » toujours bien fourni ma carrière, après
 » tout, disait-il. — Cela n'est pas sûr,
 » répondais-je, Sire; vous vous fussiez
 » trouvé étouffé dans la foule. Arrivé à
 » Coblenz ou dans tout corps français,
 » vous eussiez été classé d'après le rang
 » du tableau; rien n'eût pu vous le faire
 » franchir; car nous étions stricts obser-
 » vateurs des formes, etc., etc. »

L'Empereur me demandait ensuite
 quand et comment j'étais rentré. —
 « Après la paix d'Amiens, par le bienfait
 » de votre amnistie; encore m'étais-je
 » glissé par contrebande dans une famille

» anglaise, pour atteindre Paris plus tôt.
 » Dès que j'y fus arrivé, de peur de com-
 » promettre cette famille, j'allai moi-
 » même faire ma déclaration à la police,
 » qui me donna une carte que je devais
 » faire viser toutes les semaines ou tous
 » les mois; je n'en fis rien, et il ne m'en
 » arriva rien. J'étais décidé à me con-
 » duire sagement; qu'avais-je à craindre?
 » disais-je. Cependant, une fois, je vis
 » qu'il eût pu m'en coûter cher: c'était
 » le moment le plus violent de la crise
 » de Georges et Pichegru; d'ordinaire
 » je passais mes soirées dans des sociétés
 » intimes dans ma propre maison, je ne
 » sortais presque jamais; mais ici, con-
 » duit par la fatalité, peut-être par le
 » vif intérêt que je prenais à la chose du
 » jour, je m'égarai un soir assez tard
 » dans le faubourg Saint-Germain; je
 » manquai le passage du pont Louis XVI,
 » que je connaissais si bien, et allai
 » déboucher sur le boulevard des Inva-
 » lides, sans plus savoir où je me trou-
 » vais. Les postes étaient doublés partout
 » et multipliés, je demandai ma route
 » à une sentinelle; j'entendis distincte-
 » ment son camarade, à quelques pas